

# La Cité et les Jardins de l'Ombre Jaune

## Souvenirs californiens d'un ado des sixties branché, en hommage respectueux à Alain Dister<sup>1</sup>...

1968. J'avais 18 ans. Des aptitudes en langue anglaise avaient retenu l'attention d'un club international bien connu – qui fonctionne toujours aujourd'hui – dont mes parents étaient membres. Cela m'avait valu une bourse et une invitation pour un stage d'été de perfectionnement.

Le lieu était mythique : Berkeley et du même coup San Francisco... Un rêve ?...

Non, car à ma grande surprise, mes parents acceptèrent mon départ pour tout un été sur la côte ouest où je pourrais loger chez des relations de mon père.

Et nous voilà partis, D., un autre boursier de mes amis et moi, pour la mythique Californie.

Dans nos bagages quelques Bob Morane où Chinatown était évoquée comme *le Club des Longs Couteaux*, *la Rivière de Perles* et surtout *la Cité et les Jardins de l'Ombre Jaune* car nous avions bien l'intention de visiter les lieux évoqués par Henri Vernes, l'éventuelle Kowa exceptée, pour cause de claustrophobie.. Ben, oui, les grottes et les tunnels, très peu pour D. et moi...

De plus, nous savions que bien des choses se passaient à San Francisco, autour du croisement que font Haight Street – qui depuis Market, rejoint le Golden Gate Park – et Ashbury.

Les journaux musicaux de l'époque que nous dévorions, *Rock & Folk*, *Best*, *Juke Box*, *Jazz Hot* et le *Melody Maker* relataient en long et en large l'émergence d'un mouvement qualifié de 'hippy' – référence au mot *hip* (à la page, dans le vent) sans doute – dont les adeptes vivaient en totale liberté

dans ce quartier bien particulier où ils étudiaient les religions et philosophies orientales, communiaient sur les musiques des groupes locaux – proches d'eux car du même quartier – prônaient l'amour libre et, mais cela c'était dommage, consommaient des substances diverses destinées à les libérer des laideurs et vicissitudes de ce bas monde pour accéder à un temporaire et utopique nirvana (*Far out, man !*).

À notre arrivée chez nos hôtes de Berkeley, nous détonions quelque peu, D. et moi.

Avec nos cheveux mi-longs, nos blazers à écusson, pantalons clairs et cravates club... alors que sur place, les cheveux et les barbes poussaient tant et plus et que pour être in, il valait mieux marcher pieds nus ou dans des sandales, porter des vêtements usagés importés d'Inde et décorés de colliers de perles de pacotille ...

Nous nous sommes vite adaptés, rassurez-vous...

Il n'y avait pas que des *California Girls* chères aux Beach Boys sur les trottoirs encombrés du Haight par des mendiants de tous âges, des vrais ou faux Saddhus, des poètes psychédéliques, des rêveurs, des *buskers*, des peintres sur trottoirs, des artistes en devenir ou des optimistes...

Des filles et des garçons arrivaient de partout, parfois d'Europe, comme nous, mais surtout de la côte est, de patelins réacs du Middle West ou du sud profond.

La presse donnait à ces fugueurs l'étiquette de "drop out" . Beaucoup ne sont plus jamais rentrés chez eux...

On lisait l'*Oracle* ou le *Barb*, on rencontrait le correspondant de *Rock & Folk* et des copains au *I and Thou* ou au *Drogstore*... oui, avec un "O" comme une provoc...

---

<sup>1</sup> Alain Dister, photographe, écrivain, journaliste, malheureusement décédé, a fait les délices des lecteurs de *Rock & Folk* à l'époque de ses séjours prolongés aux États-Unis. Il a publié de nombreux ouvrages consacrés à la musique rock comme *Le Rock anglais* ou *Les Beatles* (Albin Michel/Rock & Folk). Il a aussi écrit un livre de souvenirs sur la période Haight/Ashbury intitulé *Oh Hippie Days* auquel ce texte rend quelque part hommage... Il ne fait pas de doute que D. et moi figurions sur pas mal de ses clichés de l'époque, reflets de Haight Ashbury...

Nous fréquentions beaucoup les salles de concert comme le Carrousel Ballroom (qui deviendra le Fillmore), l'Avalon près de Sutter et Van Ness...

Ou le Golden Gate Park où les groupes locaux donnaient souvent des concerts gratuits : Grateful Dead, Jefferson Airplane ou Quicksilver Messenger Service.

Nous l'ignorions encore, eux aussi probablement, mais leurs créations allaient faire le tour de la planète par la suite et inspirer beaucoup de gens. Dylan était toujours aussi populaire et Country Joe and the Fish mettaient tout le monde d'accord.

Il y avait un bouillonnement exceptionnel dans ce quartier. Tous les arts étaient concernés, de belles affiches inspirées de certaines écoles graphiques du début du siècle étaient placardées tous les jours et les écrivains, les poètes *Beat* retrouvaient une nouvelle génération de lecteurs.

Jack Kerouac, Allen Ginsberg et William Burroughs surtout.

San Francisco vivait un moment unique, foisonnant.

Musique, littérature, arts picturaux. Tout le monde croyait la révolution en marche sur fond d'opposition à la guerre du Vietnam...

Domage cette attirance suicidaire de beaucoup pour les substances planantes qui a permis à toutes sortes de mafias d'envahir les lieux et de tuer les rêves et la vraie joie...

Il est peut-être inutile de le mentionner, le lecteur l'aura deviné, on ne nous a pas beaucoup vus, D. et moi, aux cours des stages d'été pour étrangers de 1968 à Berkeley... ce qui ne nous a pas empêché de rentrer en Europe avec une connaissance quasi parfaite du ...*slang* local...

Nous étions trop occupés à vivre des événements qui ont fait date et à explorer Chinatown à la recherche de la boutique de Son, d'un tatoueur répondant au nom de Pink, d'une bijouterie Thang Li, de la scierie Ma Tieng, du Shanghai Theatre (theater en américain) ou autres lieux imaginés par Henri Vernes pour faire vivre de grandes aventures à Bob Morane...

Nous n'avons rencontré ni Nathalie Wong, ni Sandra Lee, ni Lucy Lu mais nous avons fait la connaissance des charmantes Linda Chan et Tricia Ling...

Il a bien fallu quitter un jour la baie, le Grateful Dead, les trottoirs de Haight Ashbury et tous les copains/copines cool auxquels nous nous étions liés.

Quand nous avons regagné nos foyers respectifs, nous n'avions plus de blazers – pour faire des tunes, bien nécessaires à notre petit train de vie, D. avait tout revendu, après de longues négociations, à un marchand de fringues d'occasions sur Masonic – nos cheveux étaient plus longs, nous nous intéressions aux textes des Vedas mais aussi aux Mantras, aux Sutras...

À Ganesha/Ganapati, divinité du savoir et de l'intelligence. Nous nous considérions comme de parfaits bikkhus, Boddhisattva Mahasattva, chantres du Maitreya universel et voulions nous rendre dès que possible à Bodh-Gaya avant de nous installer à Goa où une communauté amie s'était implantée...

Nous n'avions plus de livres de classe – vendus eux aussi – remplacés par ceux de Kerouac, Ginsberg, par des traités de philosophie, d'hindouisme, de bouddhisme...

Mais nous ramenions nos Bob Morane et portions sous le bras des piles de long-plays, encore inconnus chez nous...

Nous avons arpenté toutes les rues, toutes les ruelles et visité des tas de restaurants et de boutiques où auraient pu se rendre le commandant et Bill Ballantine...

Nos têtes étaient encore pleines de light shows, de flashes de stroboscopes et sur les brouillards du Golden Gate emportés dans nos valises, surfaient des nappes épaisses de musiques nouvelles avec parfois, un fond de sitar de Ravi Shankar rythmé par les tablas d'Alla Rakha ou une étrange mélodie chinoise...

Et puis la vie normale a repris son cours.

Nous avons fondé nos foyers, fait carrière, découvert d'autres univers.

Je ne suis plus retourné à San Francisco, même lors d'un passage en Californie. La déception eut été trop forte, le Haight comme Chinatown ne sont plus ce qu'ils étaient, les *beautiful people* sont partis, ailleurs ou trop loin...

Que sont devenus Molly, Eve, Ray et ses craies, Lone Jarvis le Saddhu... Quand nous nous revoyons de temps à autre, D. et moi, nous écoutons encore les vieux disques qui craquent...

Cette attirance ne changera pas.

Comme ne disparaîtra jamais non plus celle qui nous ramène toujours à Monsieur Vernes, à Bob Morane, à Bill Ballantine. D. n'est pas membre du club mais relit ses romans et sa collection est complète...

*Let me take you down  
Where I'm going to,  
Strawberry Fields,  
Nothing is real<sup>2</sup>*

### Une autre San Francisco...

C'est assurément une toute autre San Francisco que devaient connaître Bob Morane et Bill Ballantine lorsqu'ils durent une fois de plus affronter Monsieur Ming et ses sicaires au cœur de *La Cité de l'Ombre Jaune*, premier volet d'un fabuleux diptyque qui demeure l'une des plus belles réussites de Monsieur Vernes...

Le roman démarre fort, nous sommes loin du détachement alanguiné des hippies du Haight... quoique... pour certains d'entre eux, au cours de leurs trips hallucino-psychédélics...

*« Sans cesse, Bob Morane se mettait dans des situations impossibles. Cette fois, il était étendu sur un lit de douleurs, dans une chambre obscure, et un homme en cagoule, dont il n'apercevait que les yeux féroces par les trous du masque, s'affairait à lui tarauder la tête à l'aide d'une petite foreuse à main. » p. 10<sup>3</sup>*

Damned ! (comme dirait Mike sur le forum...).

Heureusement, il ne s'agit que de l'un de ces

célèbres cauchemars dont Bob est coutumier... jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'en réalité le téléphone sonne...

Nos amis séjournent sur Hawaï, à Honolulu et l'homme qui se trouve en pleine nuit à l'autre bout du fil n'est autre que Ray Lavins, connu comme collaborateur de Herbert Gains et représentant sur l'archipel du CIC, l'office du contre-espionnage américain...

Pourquoi appelle t-il en urgence ? Ming, bien sûr. *Il est de retour. Et qu'a t-il imaginé cette fois ?*

Ray ne peut pas l'expliquer à Bob quand, accompagné de Bill, il se présente au domicile de l'agent car l'Ombre Jaune a déjà frappé...

Tout ce que le malheureux peut dire encore est bien mystérieux :

*« Ming...San Francisco...Kowa... Trouver Lucy Lu... Isabelle Show... » p. 14*

Comme si tous ces mystères ne suffisaient pas déjà, nos deux héros sont alors pris à partie par des cyborgs littéralement *sortis en marchant* de l'océan – comme le fera aussi Ming un peu plus tard d'ailleurs – et auxquels ils n'échappent que grâce à l'intervention énergique et motorisée d'Isabelle Show, membre elle aussi du CIC, section de San Francisco, en mission dans le Pacifique à la demande de l'infortuné Lavins.

Ce dernier avait en effet informé son gouvernement de la menace que fait peser pour l'heure le faux clergyman sur le pays... Quelque chose – mais quoi ? – qui se prépare dans les entrailles de San Francisco où la ville souterraine de Kowa, sous Chinatown, regorge d'espions, d'hommes de main, de créatures de cauchemar à la solde du maître du Shin Tan...

Kowa ? *« ...jadis un ensemble de galeries que les Chinois de San Francisco avaient creusées sous Chinatown afin de pouvoir y échapper à tout contrôle des autorités américaines. C'était une véritable ville souterraine avec ses rues, ses entrées dérobées. Là, les sociétés secrètes se réunissaient. Les morts étaient entreposés dans des cryptes en attendant de pouvoir rejoindre la terre des ancêtres. On y jouait et l'opium emplissait les galeries de sa fumée âcre (...) Jusqu'au jour où le tremblement de terre en 1906, suivi d'un*

<sup>2</sup> John Lennon et les Beatles in *Strawberry Fields forever*

<sup>3</sup> Les numéros de pages renvoient cette fois à l'édition Ananké/Lefrancq, L'Ombre Jaune 4, BMP 3004, 2002 Éditions Ananké/Lefrancq s.p.r.l.

*grand incendie qui détruisit la ville, éboula en partie ses galeries, combla ses entrées secrètes. Là s'arrête l'histoire connue de Kowa, la cité interdite des anciens fils du Ciel... » p. 27*

À San Francisco, Gains est sur des charbons ardents. Que trame donc encore l'Ombre Jaune ? Est-il lui aussi cybernétisé ?

Et cette sinistre Kowa, comment en savoir plus à son sujet ? Peut-être en interrogeant le cadastre de la ville. Où comme par hasard, le dossier utile a disparu. Emporté sans doute par un certain Josuah Tong, employé aux archives. Un Chinois qui habite Ancestor's Street, aux confins de Chinatown et de ce qui subsiste de l'ancienne Barbary Coast...

*« ...un dédale compliqué de ruelles, d'impasses, de boyaux sordides, vestiges de l'époque héroïque où ce quartier de San Francisco était encore le refuge de la pègre d'aventuriers venus à la fois de l'arrière-pays sauvage et d'au-delà des océans. » p. 54*

Bob, Bill et les autorités y trouvent Tong, mort, assassiné. Une fois le dossier du cadastre aux mains de l'Ombre Jaune, l'archiviste adjoint n'avait bien entendu plus d'utilité ou peut-être s'était-il montré trop gourmand quant à la récompense.

De toute manière, le maître de la nouvelle Chine ne laisse jamais de témoins derrière lui et ses hommes vont même plus loin : ils font exploser le bâtiment où logeait le mort. C'est par chance que nos héros échappent à la déflagration. Et décidément, les pistes se brouillent...

Il est évident que la clé de l'énigme ne peut provenir que d'un témoignage de la mystérieuse Lucy Lu dont a parlé Lavins. Mais où est-elle ? Où se cache t-elle ?

*« Il pleuvait ce soir-là sur San Francisco. Une pluie venue du Pacifique, à la fois tiède et pénétrante, et qui enveloppait la grande cité d'un voile mouvant faisant briller ses toits, luire le macadam de ses rues en pente, multipliant les reflets de ses néons. » p. 61*

Ah, ces descriptions de Monsieur Vernes...

C'est dans ces rues humides où Bob et Bill déambulent à l'aveuglette, à la recherche de Miss Lu, de Kowa, d'un indice quelconque qu'un Chinois portant un chapeau démodé lance une grenade qui manque l'objectif.

À la poursuite du terroriste maladroit, Morane et Ballantine aboutissent à la boutique d'un certain Son où, après le départ du commerçant, ils trouvent abandonné sur le sol le galurin désuet du lanceur de grenade.

Celui-ci est donc bien passé quelque part au départ de la boutique. Nos héros trouvent un passage et pénètrent ainsi dans Kowa où leur agresseur gît déjà, poignardé par les Dacoïts, puni pour avoir failli à la mission qui lui était assignée...

L'accès utilisé par Morane et Ballantine s'étant évidemment refermé, ils n'ont d'autre choix que de poursuivre dans la ville souterraine où s'entremêlent d'innombrables galeries. Dans certaines d'entre elles s'amoncellent même des cercueils :

*« ...une ancienne nécropole chinoise. Une sorte de salle d'attente de l'au-delà, où les corps des défunts attendaient de partir vers la lointaine terre des Ancêtres... » p. 78*

Dans d'autres, des alvéoles ont été aménagées et contiennent chacune un homme endormi. Plongé dans un sommeil léthargique. Des Chinois, des Occidentaux, tous revêtus de l'uniforme d'officiers de l'armée des États-Unis...

À n'en pas douter, c'est là l'œuvre de Ming. Mais pourquoi ? Serait-ce cela que sait l'énigmatique Lucy Lu ?

Comme souvent quand ils sont sur les traces de leur ennemi, Bob et Bill tombent dans un piège et sont mis hors d'état de nuire par de vieilles connaissances : des guerriers de l'Ombre Jaune comme ceux déjà rencontrés sur l'île Dänen et que le Mongol a transformé en cyborgs, capable de vivre sous l'eau et pratiquement invulnérables...

Menés auprès de Ming, il peuvent une fois de plus apprécier à quel point cet homme étrange est inventif et aurait fait au théâtre ou au cinéma un metteur en scène de génie...

« *Le terrible Mongol baignait dans une étrange lumière venue on ne savait d'où et qui l'éclairait seul, ne dispensant dans le reste de la salle que de vagues reflets permettant tout juste de distinguer certains détails.* » p. 83

Mais est-ce bien Ming, ou une image ?... De toute manière, il ne dévoile pas ce qu'il compte entreprendre...

Comme souvent aussi, nos héros doivent à Tania Orloff d'échapper à la vindicte de leur ennemi et finissent par sortir de Kowa après bien des péripéties pour se retrouver sur l'Embarcadero.

C'est en téléphonant à Gains, qu'ils apprennent que Lucy Lu est arrivée de Honolulu où elle avait embarqué clandestinement sur un cargo. Elle est en danger sur les quais du port, pas très loin de l'endroit où se trouvent les deux amis et Isabelle Show, à la recherche elle aussi du témoin numéro un de toute l'affaire.

« *La grisaille de l'aube pâlisant sans cesse, tous purent voir (...) il s'agissait d'une demi douzaine de structures trapues, hautes de soixante-quinze centimètres au maximum. De teinte grise, elles se composaient d'un cylindre au sommet arrondi et surmonté d'une sphère de moindre diamètre. Tel quel cela ressemblait à un tronc humain sans bras ni jambes et qui cependant se déplaçait, comme suspendu, à une dizaine de centimètres du sol, sans doute sur un coussin d'air, ou sur un champ magnétique. Au centre de la boule figurant la tête, il n'y avait qu'un œil unique et rond, ou plutôt une sorte de hublot derrière lequel brasillaient des lueurs bleuâtres.* » pp. 98-99

Nouvelle invention fabuleuse de l'Ombre Jaune et... d'Henri Vernes.

Ces marmousets sont en réalité des armes redoutables qui détruisent par rayon et qui, lorsqu'ils sont eux-mêmes endommagés disparaissent pour se matérialiser à nouveau plus loin et se regrouper...

Miss Lu est réfugiée sur une grue de chargement des docks et c'est bien entendu à elle qu'en veulent les marmousets.

Une terrible et étrange bataille, un nouvel exploit de Bob aidé par Bill assurent le sauvetage de Lucy et la déroutent des créatures infernales imaginées par ce savant fabuleux qu'est l'Ombre Jaune... qui n'a pourtant pas dit son dernier mot car, réfugiée en lieu sûr auprès de ses sauveurs, la jeune Chinoise ne peut parler de manière significative car Ming manœuvre à distance...

Une extraordinaire pirouette de l'auteur pour faire rebondir toute l'action...

Tout ce que peut encore dire la jeune femme est :

« *...je ne sais pas...je ne sais pas...* »

Gains, Bob, Bill, Isabelle Show ne peuvent qu'attendre patiemment qu'elle retrouve ses esprits, dans la clinique du professeur Sterne...

## **Les Jardins de l'Ombre Jaune**

D'emblée, une idée géniale – encore une – de Henri Vernes :

« (...) *une douzaine d'hommes se trouvaient assis autour d'une étrange machine. C'étaient des individus sans âge et tous maigres de la maigreur ascétique des yogis indiens. (...) À leurs tempes étaient fixées des électrodes, que des fils gainés de noir reliaient à la machine, une demi-sphère de deux mètres de diamètre environ, faite de matière plastique et d'où sourdait une lumière verdâtre s'irradiant à travers toute la pièce. Cette matière plastique, transparente, laissait apercevoir une masse gélatineuse, aux circonvolutions rappelant celles d'un gigantesque cerveau. Sur le pourtour de la demi-sphère était fixé un bourrelet métallique opaque, garni de tubulures où venaient se connecter les fils des électrodes.* » p. 126

Un écran, dans la même pièce montre Lucy Lu étendue sur un lit d'hôpital tandis qu'une voix sourde venue de nulle part, murmure à intervalles réguliers :

– *Dormez, Miss Lu...Dormez...* p. 126

Il fallait y penser.

Ces douze volontés s'unissant pour, via une machine infernale, maintenir la pauvre Lucy dans un état d'inconscience. Un exemple supplémentaire du génie inventif de notre auteur favori.

Un auteur qui ne manque pas d'humour non plus : les douze yogis mettent tant d'ardeur à faire leur sale travail qu'ils finissent par faire exploser la machine de l'Ombre Jaune ! Cela aussi il fallait le trouver car :

*« Au même moment, dans sa chambre de la clinique du professeur Sterne, Miss Lucy Lu sursautait violemment, comme arrachée à son sommeil par un événement extérieur. Elle se dressa sur son séant, regarda autour d'elle, les yeux écarquillés [...] comme si elle redoutait quelque horrible présence. Ensuite, elle se laissa retomber en arrière, le visage soudain détendu. Elle poussa un soupir de soulagement et plongea dans un sommeil paisible. » p. 130*

La jeune Chinoise va t-elle enfin pouvoir livrer son témoignage ? Ce serait trop facile et ce serait ignorer que Ming est un adversaire redoutable.

Il fait enlever l'équipe des agents dévolus à la protection de nuit de Miss Lu, et les remplace par des sosies ... qui enlèvent bien entendu la jeune fille... et laissent un robot à son image, en oubliant cependant un détail d'importance : la vraie Miss Lu portait encore sur les doigts des traces de l'encre utilisée lors de la prise d'empreintes par les autorités... Pas le sosie.

Sosie qui prétend que la solution à l'affaire est à chercher du côté de la scierie Ma Tieng. Un piège grossier mais la seule piste pourtant exploitable et Morane s'y rend avec Ballantine suivis d'Isabelle Show.

Tous trois, drogués, y sont enlevés et menés à bord d'une vedette qui les porte au large où ils doivent sans doute être récupérés par un navire de gros tonnage...

Sur la vedette, ils découvrent Lucy Lu, la vraie et finissent pas se rendre maîtres du bateau en dépit d'un *show* inattendu d'Isabelle qui n'a jamais si bien porté son nom...

Quelques palpitantes aventures plus tard, ils réussissent à rejoindre Gains pour entendre, enfin, l'histoire de Lucy Lu...

Monsieur Lu père, haut dignitaire du Shin Tan, en désaccord avec Ming et ses méthodes a été assassiné. Avant son trépas, il a pu donner à sa fille quelques informations importantes.

L'Ombre Jaune a bien colonisé les souterrains de Kowa qu'il a transformés, équipés et peuplés d'une véritable armée.

Des gens sont enlevés, des officiers de police ou de l'armée, et sont remplacés par des sosies. Dans ses laboratoires, Ming a créé des jardins artificiels qui cachent une machine inconnue destinée à semer la terreur sur San Francisco le jour où le Mongol décidera de déclencher son attaque.

Le but final étant d'occuper Frisco, tête de pont pour de futures conquêtes. C'est clair dorénavant : il faut retourner dans Kowa et détruire cette machine infernale.

Tuile supplémentaire, un faux Herbert Gains enlève Isabelle Show et Lucy Lu réfugiées dans l'appartement de l'Américaine...

La solution vient une fois encore de Tania Orloff qui permet à Bob et Bill, dotés chacun d'un gadget génial (encore une belle idée de Monsieur Vernes) de pénétrer dans le repaire de Ming via une entrée secrète installée dans le Shanghai Theatre (ou Theater, voir plus haut).

Belle occasion pour l'écrivain de nous offrir l'une de ces superbes descriptions dont il a le secret :

*« (...) Les artères animées de Chinatown faisaient place à des venelles étroites, bordées de sinistres taudis aux façades éteintes, tels des visages morts. (...) Il faisait maintenant nuit noire. La ruelle que suivaient les deux amis déboucha sur un quai désert aux mornes eaux couleur d'encre, d'où montaient de puissants remugles de pourriture. De loin en loin, la lueur avare d'un lampadaire se noyait dans une brume naissante qui collait aux mains, s'appliquait au visage, tel un masque invisible et poisseux. » p. 203*

Il est temps d'agir d'ailleurs car L'Ombre Jaune a déclenché son attaque : une onde irrésistible balaie tout sur son passage, hommes, voitures, ... pour vider la ville. Un gaz asphyxiant est aussi utilisé et des cyborgs bien équipés envahissent les rues.

Bien entendu, nos deux héros retrouvent Isabelle et Lucy et guidés par Miss Orloff, détruisent le nouveau projet de l'Ombre Jaune, sauvant ainsi San Francisco d'un destin funeste. Il leur faudra affronter Ming en personne bien sûr mais ils en viendront à bout...

*« Le Mongol tendit la main vers un petit tableau fixé à la muraille, à sa portée, et il abaissa une manette. Aussitôt, une série de faisceaux de lumière orangée monta des tubulures en tournoyant, pour entourer l'homme d'une sorte de cocon lumineux. Presque aussitôt, la forme de l'Ombre Jaune se fondit, devint d'une fluidité extrême. Il y eut un dernier éclat de rire féroce, qui sonna comme une menace, puis Monsieur Ming disparut » p. 237*

Le Shin Tan n'occupera donc pas San Francisco. La ténacité et le courage de Bob Morane et de Bill Ballantine ont une fois de plus permis aux deux hommes de mettre Ming échec et mat. Mais pour combien de temps...

Ces deux livres forment l'un des plus beaux épisodes – à mon sens en tous cas – de la saga Ombre Jaune. Il y a dans cette histoire un nombre appréciables de rebondissements, des inventions inattendues et de qualité et un climat particulier. Je relis souvent cette aventure, pour toutes ses qualités, mais peut-être aussi parce que le Grateful Dead, Haight Ashbury, Golden Gate et les brouillards de la baie ne se sont jamais éloignés de mes pensées...

Guy Bonnardeaux